

## Article de référence : Sioux contre Majors à Standing Rock

**« Depuis 2016, des activistes se battent contre le passage d'un oléoduc dans la réserve sioux de Standing Rock, au Dakota. Une mobilisation héritière du Red Power des années 1960, qui veut aussi porter la régénération d'un « esprit sioux ».**

Entre août 2016 et février 2017, dans le Dakota du Nord, un petit coin de terre mitoyen d'une réserve sioux a été occupé. Des milliers de visiteurs ont peuplé un campement de tentes accroché aux rives de la Cannonball River. Au cri de « I stand with Standing Rock », ils ont dénoncé la construction d'un oléoduc de la compagnie pétrolière Dakota Access. L'occupation, portée par les réseaux du militantisme indigéniste, de la protestation écologique et une vague de solidarité sans précédent, a fait face à une répression brutale. Elle a, un moment, paru l'emporter, avant de succomber, à la fin de l'hiver, lorsque Donald Trump a pris ses fonctions de président des États-Unis.

Rien n'oblige à voir dans cet événement, largement médiatisé, une histoire exclusivement sioux. Indiens et non-Indiens ont lutté ensemble ici, et leur combat peut être compris dans la continuité des grandes mobilisations pacifistes et écologiques des années 1980. Mais cette mobilisation au succès inattendu a bien eu lieu en pays sioux, dans un camp de tipis.

L'itinéraire de cet oléoduc, DAPL ou Dakota Access Pipeline, qui doit relier les champs pétrolifères de l'ouest du Dakota du Nord à l'Illinois, a été fixé au début de l'année 2016. Il aurait dû franchir le Missouri à la hauteur de Bismarck, capitale du Dakota du Nord, cet État qui, entre 2006 et 2012, a connu un véritable boom pétrolier. Le tracé définitif du DAPL fixe finalement le passage 70 km plus au sud, à quelques centaines de mètres en amont de Standing Rock, une immense réserve sioux. Il s'agit de protéger des conséquences d'un accident la ville de 72 000 habitants - au risque de polluer l'accès en eau des habitants indiens et non indiens de ce territoire rural peu peuplé mais grand de plus de 9 000 km<sup>2</sup>. Parce que le fleuve est sous la gouvernance du Corps des ingénieurs de l'armée américaine, Dakota Access doit se plier au contrôle fédéral. L'impact environnemental du projet est évalué. Des sites indiens se trouvent sûrement sur le trajet de l'oléoduc : une consultation avec les autorités tribales est elle aussi impérative. Au printemps 2016, la compagnie prétend avoir satisfait à ces obligations légales.

### Des tipis contre un oléoduc

C'est à ce moment que LaDonna Brave Bull Allard, ancienne employée du Bureau tribal de préservation historique, en charge du patrimoine de la tribu de Standing Rock, installe sur un terrain qui lui appartient un petit camp de tipis qui veut faire obstacle à l'arrivée de l'oléoduc. Quelques dizaines de jeunes militants de la réserve sioux de Cheyenne River l'y rejoignent. Occuper le terrain : l'idée remonte à 1969, quand des Indiens de plusieurs tribus s'installent à Alcatraz, célèbre prison désaffectée perchée sur un îlot de la baie de San Francisco. Les Sioux leur emboîtent le pas en 1973. Pour dénoncer la corruption des autorités tribales de la réserve de Pine Ridge, les militants de l'American Indian Movement (AIM), un groupe de Minneapolis, occupent avec leurs alliés locaux le hameau de Wounded Knee, à proximité du site du massacre de 1890 (cf. p. 54). Des Indiens venus de tous les États-Unis accourent. L'occupation tourne au siège de soixante et onze jours. Sous le feu d'agents

fédéraux du FBI, deux Indiens sont tués. Les photos d'hommes indiens armés font le tour du monde - mais après le coup d'éclat, arrestations, procès et défections déciment l'AIM.

A l'orée des années 1980, les occupations continuent pourtant, notamment dans les Black Hills (cf. p. 46). On occupe pour mieux dénoncer le non-respect des traités du XIXe siècle qui garantissaient des terres aux Amérindiens ; mobiliser au-delà des populations locales ; sortir un instant de la légalité et des rapports administratifs dans lesquels les Indiens sont pris, et tenter le coup de force, au risque du procès. Dès ce moment, ce sont souvent des projets à fort impact environnemental qui sont ciblés. A la fin des années 2000, la forte expansion de l'exploitation pétrolière de sables et schistes bitumineux au Canada et aux États-Unis donne une nouvelle vie à ce mode d'action déjà ancien. En 2014 déjà, les Sioux de Cheyenne River, Pine Ridge et Rosebud se mobilisent contre un oléoduc, Keystone XL.

### **Internet et réseaux sociaux**

Bien des choses ont changé depuis l'âge d'or du Red Power<sup>1</sup> : Internet et réseaux sociaux, mais aussi la prédominance des femmes indigènes dans le mouvement. Parmi elles, certaines, comme Phyllis Young, avaient participé aux activités de l'AIM, loin des projecteurs. Cette féminisation des figures médiatiques du mouvement est inséparable d'une stratégie qui place l'action pacifique, et particulièrement la prière, au coeur de la mobilisation. Dans les années 1980, les militants traditionalistes sioux ont popularisé marches, courses et chevauchées à la mémoire des victimes de Wounded Knee (1890), ou pour mobiliser les jeunes contre l'alcoolisme, le suicide et autres problèmes sociaux. A Standing Rock, pendant que le camp s'installe et que l'oléoduc se rapproche, le groupe de jeunes né à Cheyenne River s'engage dans une course de fond qui les emmène d'abord du Dakota du Sud au Nebraska, puis à Washington.

En août 2016, l'oléoduc est aux portes de la réserve. Il s'agit maintenant d'empêcher les ouvriers de travailler. Pour cela, il faut entrer dans une propriété privée. Certaine de son droit, la compagnie pétrolière engage des gardes privés. Les images de manifestants attaqués par des chiens sont diffusées en boucle sur Internet. On compare aussitôt Standing Rock à Selma, cette ville d'Alabama où, en 1965, les manifestants afro-américains dirigés par Martin Luther King avaient eux aussi été attaqués par les auxiliaires canins de la police. Un pont, une île, des routes, se transforment en abcès de fixation, où police et gardes surarmés font face à des manifestants qui prient ou lèvent le poing mais ne se défendent pas.

Une grande partie de l'histoire du mouvement tient dans cette double tension entre pacifisme et démonstration de force appuyée à un imaginaire guerrier de l'indianité. Les militants de Standing Rock vont ainsi souligner tour à tour la menace environnementale et la défense de la Terre mère, la destruction de lieux sacrés, le bafouement des droits de l'homme, une guerre continuée, voire un génocide, contre les Indiens. Ils vont faire appel aux souvenirs de Wounded Knee, Little Big Horn, et d'autres massacres ignorés comme celui de Whitestone Hill en 1863. Scandales anciens et récents se télescopent et font accourir des milliers de personnes, souvent jeunes et sans passé militant. Avec elles, la composition et la forme de la mobilisation évoluent. Un autre camp, réputé plus dur, s'installe

---

1. Cf. J. Rostkowski, « La longue marche des droits », Les Collections de L'Histoire n° 54, janvier-mars 2012, pp. 74-81.

à proximité de Sacred Stone et de son expansion, Oceti Sakowin (« Les Sept Feux »). Jusqu'au mois de septembre, ce dernier paraît dominé par les résistants venus de tous les coins du « pays indien » aux États-Unis, au Canada, en Amérique latine. L'ambiance est souvent familiale. Les choses changent à la fin de l'été. L'hiver approchant, les enfants retournent à l'école. La police durcit ses attaques, tandis que le conflit paralyse l'accès à la réserve et rouvre un contentieux local entre Indiens et non-Indiens qu'on voulait croire enterré.

Face à cette situation, les leaders du mouvement inventent une forme de militance qui assure la survie matérielle du camp et sa visibilité dans les médias. La vie commune est ordonnée autour d'un feu sacré. Des panneaux énoncent règles, tours de corvée, activités organisées. Il y a des marches au « front », des raids sur d'autres sites menacés, mais, surtout, beaucoup de prières. Refusant les termes qui les stigmatisent et justifient l'action policière (activistes, radicaux, manifestants, protesters), les militants se réunissent autour de termes qui cumulent ces aspects en apparence contradictoires de la lutte : water protectors (« protecteurs de l'eau »), prayer warriors (« guerriers de la prière »), cette dernière expression étant empruntée au mouvement évangélique chrétien. Et en effet, la spiritualité visible de Standing Rock, reposant sur des prophéties dénonçant l'arrivée d'un serpent noir ou prédisant celle d'une « septième génération » qui redonnerait vie à la nation sioux, s'appuie sur des rencontres anciennes ou plus récentes entre le christianisme et ce que beaucoup appellent, à défaut d'un meilleur terme, la « religion indienne ».

### **Le retour du feu sacré**

Restaurer la relation avec les non-humains et avec les morts, guérir le « traumatisme historique » subi par des générations d'Indiens contraints à l'assimilation à la société majoritaire, organiser des rencontres entre Indiens et non-Indiens mettant l'accent sur le repentir et le pardon : alors même que le mouvement emprunte à d'autres formes de mobilisation, concerts, reportages en direct sur Facebook, présence de vedettes de la télévision ou du cinéma, en arrière-plan se profile l'histoire complexe des rapports entre Indiens, environnementalisme, christianisme et New Age.

Car il faut lever une équivoque : Standing Rock n'a en aucune façon constitué un « réveil » de populations indiennes écrasées et sans repères. Le mouvement s'inscrit dans une histoire longue. Il s'agit de lutter contre un oléoduc, mais surtout, et malgré l'échec, de redonner, une fois encore, une place aux Indiens dans un monde contemporain qui les a marginalisés. En mettant sur le devant de la scène des indigènes gardiens de la terre et de l'eau, avant-garde de la lutte contre le changement climatique, pionniers d'un mode de vie sobre et harmonieux, le mouvement veut dire l'actualité brûlante d'une façon d'être au monde - et par là proposer une solution aux problèmes sociaux qui touchent le pays indien aux États-Unis et au Canada. Une mobilisation donc qui, dans la longue tradition de mouvements de revitalisation indiens comme la Danse des esprits, veut régénérer les Indiens. Et même, cette fois, aller au-delà : offrir une solution indienne à des problèmes que l'accélération du changement climatique et la poursuite effrénée de l'exploitation des ressources naturelles ont rendus universels. »